

nobles et aisées, changer l'élégance de leur langage, voiler la perspicacité de leur jugement et atténuer la noblesse et la dignité de leurs personnes, que l'abbesse, femme d'un coup d'œil perçant et sûr, ne devinât quelque peu les gens de haut parage sous cette simplicité apparente et empruntée. Ses soupçons grandirent lorsque Yolande, parvenue à l'âge de raison, commença à recevoir, de la bouche d'Adeltrude sa mère, des exhortations, des encouragements pressants à bien profiter des études qu'on lui faisait faire, et qui n'étaient cependant nécessaires qu'à une jeune fille de haut lignage. Souvent aussi, la fausse bourgeoise, serrant avec transport son enfant dans ses bras, lui disait : " Mon Yolande bien-aimée, forme-toi à la vertu et prépare-toi à voir des jours meilleurs. Dieu nous éprouve sans doute, mais il est notre Père, et sa justice ne lui fait pas oublier ses miséricordes : sois toujours bonne et revêts ton cœur de force et d'espérance."

" Théotberge prenait note de ces paroles, et d'ailleurs elle lisait dans les yeux de la mère plus de choses encore que n'en exprimaient ses lèvres. Tout concourait à éclairer l'abbesse : la pâleur du visage, une respiration oppressée, un soupir échappé à l'anxiété de l'âme de la comtesse trahissaient souvent le mystère de son cœur. Un jour que Pandolfe était venu voir sa fille, il dit à Théotberge, au moment où il prenait congé d'elle :

"—Madame et vénérable mère, quoique je ne sois qu'un pauvre bourgeois, j'ose vous prier de vouloir bien faire enseigner à Yolande l'art de jouer de la harpe et du luth, à conduire sa voix avec méthode, et même à danser et à monter à cheval.

"—Je me conformerai à vos désirs, répondit Théotberge, mais je crois prudent de vous faire d'abord une simple observation, c'est que la musique, le chant, la danse, l'équitation, ne conviennent guère qu'aux filles de marquis, de comtes, de grands vasseaux de la couronne. Les personnes de notre condition se contentent ordinairement de faire enseigner à leurs enfants la lecture du Psautier et l'histoire des vierges et des martyrs. Il n'est pas de jeune fille, à moins qu'elle n'ait une baronie, qui osât s'élever au-dessus de cette éducation.

"Ma révérende mère, reprit Pandolfe, vous avez raison, mais tout homme a ses projets, et moi, malgré le rang obscur dans lequel vous me voyez, j'ai eu relativement ma fille, et cela dès sa naissance, des prédictions que je ne saurais traiter légèrement. Je traversais un jour une sombre forêt, lorsqu'un orage terrible vint me surprendre ; la pluie, la grêle tombaient par torrents ; le tonnerre, les éclairs fouettaient et déchiraient les nues, et m'environnaient de toutes parts ; les éléments en fureur, l'obscurité de la